

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre XLV : « *Les réfugiés* ».

Anvers tombé, la population de Bruxelles, comme étourdie par un désastre inattendu, stationnait en groupes silencieux, tragiques, devant les affiches, portant cet avis bref :

*Les troupes allemandes sont entrées à Anvers
hier après-midi.*

Alors, le long de la route d'Anvers, ouverte à nouveau, pendant des jours et des jours, les pauvres gens chassés du pays autrefois si riant qui sépare Bruxelles d'Anvers, affluèrent dans la capitale. Ils laissaient derrière eux leurs maisons démolies et allaient vers des souffrances qu'ils ignoraient et dont ils ne semblaient plus se soucier. C'étaient ceux qui n'avaient pu passer les lignes pour venir à Bruxelles, ni gagner la frontière hollandaise, ni s'enfuir à l'ouest, vers les plaines des Flandres, ou qui, dans l'attachement touchant et obstiné du paysan à la terre, s'étaient cramponnés à leur maison croulante. Traqués enfin, comme des bêtes, ils s'étaient cachés dans les bruyères et les fougères de la triste Campine, ou dans les bois, les ravins, les fossés. Certains de ces yeux égarés avaient vu la destruction

d'Eppeghem, les actes effrayants d'Aerschot ou de Boortmeerbeek, les horreurs d'Hofstade ou de Sempst (Zemst). Hommes ployant sous leurs fardeaux et sous le faix plus lourd du désespoir ; femmes aux faces livides, où le sillon des larmes vaines est depuis longtemps tari, têtes enveloppées d'un châle, exprimant la misère complète ; enfants au sourire évanoui, trottant dans la boue à côté de leurs aînés, levant les yeux de temps en temps, avec la plus navrante des expressions humaines, ce regard de terreur des petits enfants qui, pour la première fois, comprennent qu'il y a dans la vie des calamités que leurs mères ne peuvent détourner.

Ils marchaient, dans leurs souliers de bois, ou sans chaussures, portant sur leur dos tout ce qu'ils possédaient. Les moins malheureux avaient des charrettes, mais plus de chien fidèle pour les traîner ; patiemment ils les traînaient eux-mêmes, tirant sur les cordes avec effort, le corps penché.

Quand un officier allemand, d'une arrogante indifférence, enveloppé de son col de fourrure et de son manteau gris, passait en auto, quand une troupe de soldats, d'une insensibilité de brutes, défilait en chantant par ordre, les réfugiés se garaient dans les fossés ; puis ils remontaient sur la route et reprenaient leur marche.

Il y avait des spectacles tout le long de cette route. Troupes allemandes revenant du siège,

avec de longs trains de wagons remplis de sacs, de fusils, de casques, de ceinturons, de sabres, de tout ce qu'ils avaient, avec une sage économie, collectionné. Maisons aux fenêtres brisées, aux murs criblés de balles ou, percés par des obus, vomissant leurs débris dans la rue ; tous les beaux frênes qui bordaient la route, abattus pour faire place aux boulets de canon. Près d'Eppeghem, les tranchées abandonnées par les Belges éventraient les champs jaunes où poussait naguère la fameuse asperge de Malines. En de petites niches, aux parois des tranchées, on retrouvait des croûtes de pain moisi, une timbale, un bidon ; çà et là, un képi belge, un sac ; une chambre souterraine conservait des guirlandes de fleurs de papier sur ses murs d'argile, une table avec des allumettes, une lampe, une bouteille, les restes du souper, abandonné par ceux qui avaient dû fuir. Chose touchante, il y avait un chien, couché dans une de ces cavernes ; la pauvre bête vous regardait avec de grands yeux pathétiques, mais refusait de vous suivre et restait là, attendant le maître qui ne reviendrait plus.

Malines semblait désert ; çà et là, une femme ramassant des débris de bois pour faire du feu, ou des groupes de femmes penchées sur les débris, les fouillant, tâchant d'en sauver quelque chose.

La belle Grand-Place présentait un amas de briques noircies et de fer tordu ; la cathédrale était debout, mais ses murs bâillaient par de grands trous, ses sculptures étaient mutilées, ses vitraux, vestiges d'un bel art perdu, réduits en miettes. La vieille résidence monastique du cardinal Mercier, tout près de là, montrait un toit défoncé.

Plus loin, vers Anvers, on voyait le fort de Waelhem. A l'entour s'étendaient les champs, maigres et nus, détrempés par la dernière inondation, avec leurs arbres rasés, leurs enchevêtrements de fils barbelés et leurs chevaux de frise. Des tombes fraîches dressaient leur croix de bois à inscription flamande ou française et en dehors du fort, près du ponceau qui sautait le fossé, la tombe d'un soldat allemand portait un fusil, un casque et des fleurs fanées.

Le contour du fort était brisé au sommet par un trou énorme, comme un cratère, foré par un obus de 42 qui, d'un coup parfait et décisif, avait foudroyé la coupole d'acier. Sur le sommet ébréché flottait le drapeau noir, blanc et rouge ; une sentinelle profilait son casque à pointe et sa longue baïonnette en silhouette aiguë sur le ciel d'un rose délicat où le soleil semblait se coucher pour toujours.

Une heure avant, comme nous entrions dans Malines par la vieille porte de Bruxelles,

un vieux paysan assis au soleil, devant sa maison en ruines, où la lumière passait par des trous, avait, devant notre drapeau américain, levé la main en signe de salut. Quand nous repassâmes, à la fin de l'après-midi, le vieux paysan était toujours là ; il semblait n'avoir pas bougé, immuable en son désespoir et de nouveau il porta la main à sa casquette, en un salut respectueux. Que signifiait pour lui ce petit drapeau éclatant aux rayures onduleuses, blanches et rouges, aux étoiles blanches sur fond bleu ? Quel vague et fugitif rêve de liberté, de justice évoquait-il à ces yeux usés qui avaient vu des horreurs indicibles et ne savaient plus pleurer ? Je me découvris devant cet homme ; et j'espère qu'il me comprit.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20I914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Les réfugiés* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XLV (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 134-136. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **51** (« *The refugees* »), volume 1, pages 216-220, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2051.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels **12** (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), **24** (« *Richard Harding Davis* » ; pages 96-99) **32** (« *Tamines* » ; pages 138-141), **33** (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), **39** (« *The adventure of the duchess* » ; pages 177-180), **43** (« *Ruined Louvain* » ; pages 193-194), n'ont pas été traduits (ou ont été « *fondus* ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation

américaine à Bruxelles, 1914) dans ***A journal from our Legation in Belgium*** ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)*** :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originale **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19141012%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141012%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141013%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141013%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)*** :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



Refugees from the villages near the Antwerp forts



View of the Fort of Waehlem, after its bombardment



Outside view of the Fort of Waehlem after bombardment



Effect of big German shell on Fort of Waelhem



View of the Fort of Waelhem, after its bombardment